

GRAND EST
**PRIX DE LA
NOUVELLE
LITTÉRAIRE
DES LYCÉENS**
2026



PRÉFACE

4

1 - CHERS MESSIEURS SPENCER - Héloïse RINCK

7

2 - LES VISAGES QUE L'ON AIME - Nolan HILD

20

3 - LA CHUTE - Ysé MOGHADDASSI

46

Préface

Depuis plus de trente-cinq ans, le Prix de la Nouvelle Littéraire des Lycéens du Grand Est ouvre aux élèves du Grand Est un horizon de liberté et de création.

Ici, les mots deviennent un terrain d'aventure, un espace où chacun peut rêver, inventer et partager sa vision du monde. Né en 1988 au Lycée Jean Moulin de Forbach, le Prix est coordonné par la Région Grand Est, avec l'appui d'Interbibly, du festival des Bibliothèques Idéales de Strasbourg et des autorités académiques.

En 2026, plus de 150 lycéens ont osé se lancer dans l'aventure de l'écriture. De cette effervescence créative, trois textes ont retenu l'attention du jury, éclats d'imagination et de talent qui témoignent de la richesse de cette génération en devenir.

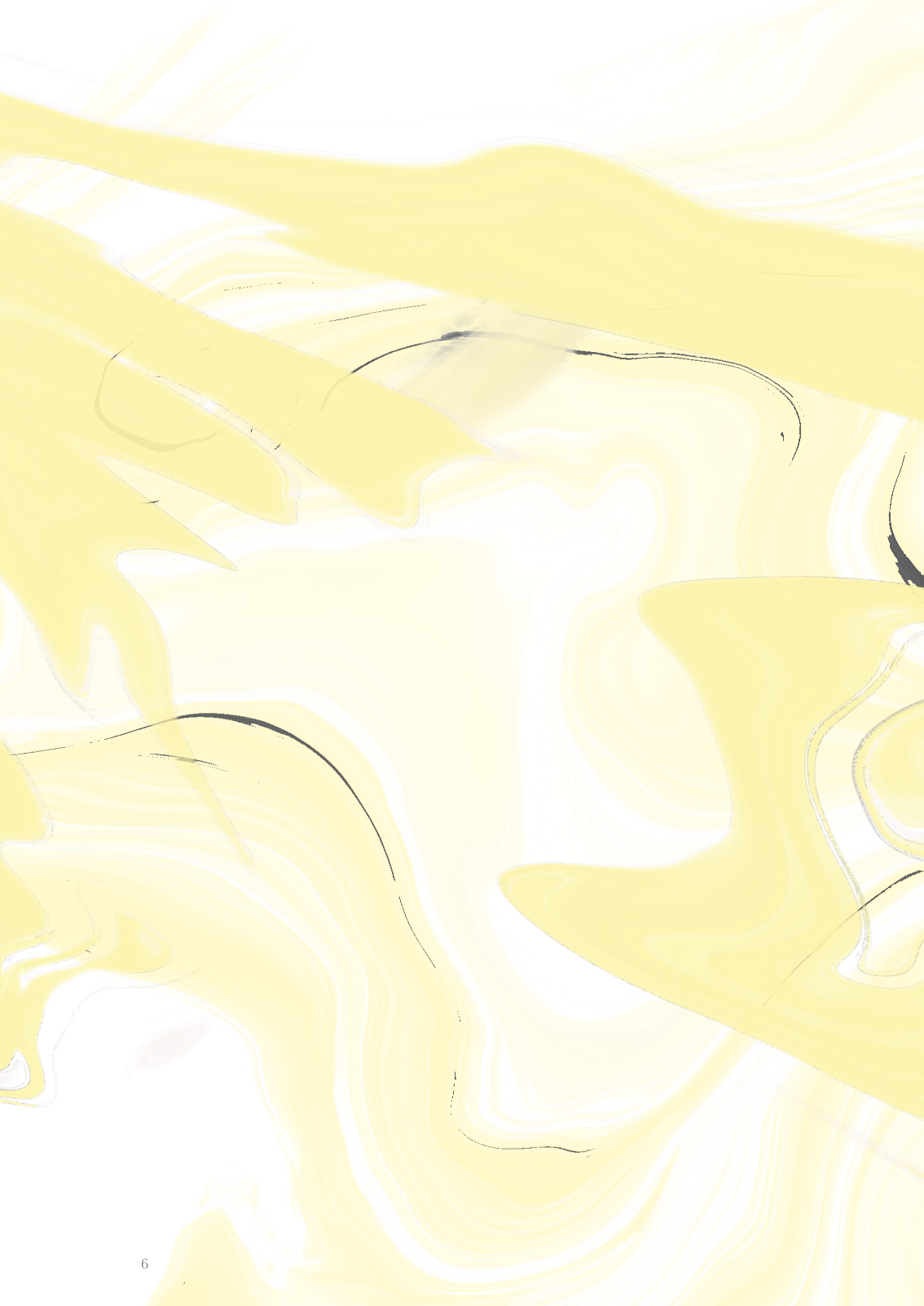
Ici, chaque voix s'élève librement, portée par le désir de raconter, d'émouvoir, de bousculer ou de faire réfléchir.

Le jury, composé de professionnels du monde littéraire, s'attache à reconnaître la force singulière de chaque récit et l'authenticité de chaque plume. Participer à ce Prix, c'est relever un défi exigeant et exaltant : donner vie à une idée, transformer une émotion en récit, faire vibrer une histoire jusqu'à captiver le lecteur.

Le Président de la Région Mr Franck Leroy

Pour en savoir plus et participer:







CHERS MESSIEURS SPENCER

HÉLOISE RINCK
LYCÉE JEANNE D'ARC
NANCY

Lorsqu'il ouvrit les yeux ce matin-là, Monsieur Spencer était d'humeur guillerette.

Dans sa penderie l'attendait un costume jaune — d'un jaune que certains qualifieraient sans doute de criard — entouré d'une dizaine d'autres, tous déclinés dans de sages nuances de gris. Quelle excellente idée il avait eue, la veille, en faisant un détour par la galerie commerçante ! Il en était si satisfait qu'il se promît de renouveler l'expérience très bientôt.

C'est donc d'un pas léger que Monsieur Spencer se leva pour gagner la salle de bain attenante. Tout en lissant soigneusement sa moustache, il songea qu'il serait bientôt temps de prendre rendez-vous chez le coiffeur.

Mais pas un mardi, le mardi était désormais réservé à sa tournée hebdomadaire du centre commercial.

Après avoir enfilé son nouveau veston, ciré ses chaussures et ajusté sa cravate d'un geste méticuleux, il se déclara prêt à affronter la journée. Son travail, pensait-il, était sa plus grande fierté. À chaque nouvelle rencontre, il prenait soin de glisser qu'il occupait un poste important, exigeant de hautes qualifications.

Aussi, Monsieur Spencer était-il devenu l'homme le plus respecté de son immeuble — et de cela, il était tout aussi fier.

Quelques minutes et quelques pas plus tard, il arriva enfin au bureau. À sa grande satisfaction, tout avait été soigneusement nettoyé.

Le directeur avait sans doute renvoyé l'employée précédente, et Monsieur Spencer se promit d'aller le remercier : il avait en horreur le travail bâclé, et une aversion encore plus profonde pour ceux qui le toléraient.

Installé à son bureau, une tasse de café fumante à portée de main, il répondait à ses mails, pestant comme à son habitude contre ces incompetents incapables de résoudre la moindre brouille sans son intervention.

Absorbé dans un énième compte rendu, il ne remarqua pas la petite goutte d'eau qui se détacha du plafond, glissa lentement dans l'air et termina sa course au fond de sa tasse. Ce ne fut que le ploc sonore qui lui fit lever un sourcil.

« Étrange... L'eau ne tombe généralement pas du plafond », songea-t-il.

Mais l'idée ne lui parut pas assez alarmante pour mériter plus de réflexion. Rien ne l'était vraiment, à part le rapport de cette chère Mme Gray, dont le compte en banque avait été dépouillé par quelque voyou numérique.

Un coup sec à la porte le tira de sa concentration. Avec un soupir exaspéré, il invita sa secrétaire à entrer.

Mme Lys, une femme d'une quarantaine d'années au sourire habituellement jovial et aux yeux verts pétillants, fit son apparition.

Monsieur Spencer ne l'avait jamais particulièrement appréciée. Ce jour-là, pourtant, son expression se figea dans une moue navrée à la vue de son costume. Elle sembla même oublier l'objet de sa visite, laissant échapper un flot de remarques décousues sur le jaune canari, la mode excentrique et le mauvais goût contemporain, puis conclut d'un « bonne journée » poli, dont il doutait de la sincérité.

Non. Décidément, il ne l'aimait pas.

Monsieur Spencer était sans doute le meilleur employé de la société. À vrai dire, il n'avait jamais admiré qui que ce soit : il était, selon lui, celui qu'on admirait. Pourtant, trois ans plus tôt, lorsqu'il avait été embauché par un patron convaincu que, dans son entreprise, les imprévus seraient aussi rares que les jours de congé, il avait éprouvé quelque chose de très proche de l'admiration.

C'est pourquoi, lorsqu'une seconde goutte d'eau vint brouiller l'encre noire de l'un de ses rapports avant d'achever sa course dans son café, il se sentit véritablement anxieux.

Entre nous, il n'aurait pas dû.

Quels locaux peuvent réellement se prétendre à l'abri de problèmes de maintenance ? Mais Monsieur Spencer ne l'entendait pas de cette oreille.

Il grimpa sur sa chaise, inspecta le plafond : rien. Il se pencha sous son bureau — bien qu'il sût pertinemment que les gouttes venaient d'en haut — et n'y trouva rien non plus. C'est alors que son voisin de palier fit irruption, le découvrant dans une posture pour le moins embarrassante.

Il était entré sans frapper. Évidemment. Monsieur Spencer détestait ceux qui entraient sans frapper.

— *Votre grand-mère est morte, Monsieur.
Votre maison va également être saisie :
vous avez plusieurs loyers de retard.
Au revoir, Monsieur.*

Avant de se retirer, le voisin eut même la courtoisie d'esquisser un petit sourire.

Après tout, Monsieur Spencer était un homme respecté, n'est-ce pas ?

Lorsqu'il se retrouva seul, il ôta son veston jaune, posa la tête entre ses mains et soupira longuement. Il n'avait jamais aimé sa grand-mère et n'était pas particulièrement attaché à sa maison, mais le regard que lui avait lancé son voisin l'avait profondément mortifié. Quelle étrange journée.

Il ne fut donc plus si surpris lorsqu'une troisième goutte s'écrasa dans un café, qu'il était désormais inexact de nommer ainsi tant il était rempli d'eau.

Cette fois, toutefois, il se leva aussitôt, attrapa son téléphone, usé par le temps, et appela un plombier. Il le paierait lui-même, se dit-il, avant de se rappeler qu'il avait manifestement des problèmes d'argent. On allait lui retirer sa maison.

Mais non.

Monsieur Spencer était un honnête homme.

Le plombier lui fit une excellente impression. Sa voix était posée, il ne l'avait pas interrompu une seule fois au cours de l'appel, et, pour la première fois de sa vie, Monsieur Spencer craignait de faire mauvaise impression. Aucune goutte n'était tombée depuis un bon quart d'heure, et malgré ses recherches minutieuses, il demeurerait incapable d'en déterminer l'origine.

Pourtant, à peine cette pensée l'effleura-t-elle qu'un ploc retentit derrière lui.

Étrangement — ou peut-être très logiquement, désormais — Monsieur Spencer sentit son cœur se serrer.

Il redoutait déjà ce qui allait suivre.

Trois coups secs frappèrent à la porte, confirmant ses craintes. La voix tremblante, il invita à entrer un policier visiblement contrarié.

— *Quatre contraventions en deux jours,
Monsieur. Personne n'est au-dessus des lois.
Vous êtes convoqué au tribunal.*

Monsieur Spencer acquiesça mécaniquement. Il se savait innocent — il n'avait même pas de voiture — mais cela semblait n'avoir aucune importance. Lorsque le policier quitta la pièce, il tenta de se raisonner. Après tout, il aimait les problèmes. Il était doué pour les résoudre. N'avait-il pas, tout au long de sa carrière, réglé d'innombrables conflits au sein de l'entreprise ? Il allait gérer celui-ci comme les autres.

Ragaillardi par cette pensée, il retrouva un semblant d'assurance.

Jusqu'au bruit de l'eau.

Il pâlit.

Puis rougit.

Ou peut-être les deux à la fois.

Il se leva brusquement et quitta son bureau. Non, il n'affronterait pas un malheur de plus. Quelle idée avait-il eue de porter ce veston jaune ce matin-là ? Voilà où menaient ses écarts.

Que diraient ses voisins s'ils apprenaient qu'il devait comparaître devant un tribunal ? Et lorsqu'ils sauraient qu'il avait des dettes ? Et cette fuite qu'il semblait être le seul à voir...

Était-il...

Non.

Certainement pas.

Fatigué, oui. Surmené, sans doute. Mais pas fou.

Il revint lentement dans le bâtiment. Quelques regards se posèrent sur lui — il était inhabituel qu'il s'absente sans saluer ses collègues.

Monsieur Spencer redressa les épaules, remit son veston en place et se força à marcher droit.

Monsieur Spencer découvrit sur son bureau des papiers de divorce. Il s'était séparé de son épouse des années auparavant, mais comme ils s'étaient mariés à peine âgés de quinze ans, sans prêtre ni véritable cérémonie, il n'avait jamais jugé utile d'officialiser la rupture.

Manifestement, il avait eu tort.

En relevant la tête, son regard croisa celui du plombier, visiblement content de lui. Voilà donc un ouvrier qui ne rechigne pas à la tâche !

- Enchanté, je suis Monsieur Spencer,
dit le plombier en souriant.

Monsieur Spencer eut un léger temps d'arrêt.

Il jugea préférable de ne pas relever. Il était habitué aux étranges coïncidences et si cet autre Monsieur Spencer était capable de le tirer d'affaire, il pourrait se convaincre que certaines coïncidences sont, à la réflexion, plutôt amusantes. Enfin... Spencer est un nom bien courant n'est-ce pas ?

Le sourire de cet homme aurait pu sembler forcé, s'il n'avait pas été suivi de paroles si rassurantes :

— La fuite a été réparée. Merci de nous avoir alertés. L'entreprise prendra l'intervention en charge, vous n'aurez rien à payer, évidemment. Bonne journée.

Monsieur Spencer sentit ses épaules se détendre. Il aurait presque pu pleurer. Tout allait enfin pour le mieux. Cette journée n'avait été qu'une succession de malchances — rien de plus — et il arrangerait le reste plus tard, calmement, rationnellement. Il quitta le bureau d'un pas léger, convaincu d'une chose : on ne réalisait jamais à quel point on était chanceux avant d'avoir cru tout perdre.

Arrivé dans son petit appartement, il prit une décision ferme.

Il jeta son costume jaune à la poubelle, annula sa prochaine expédition au centre commercial du mardi et raya le café de sa liste de courses.
Il ne tenterait plus le sort.

Il avait tant de choses à faire ce soir-là qu'il préféra tout reporter au lendemain et se coucher tôt.

Lorsqu'il ouvrit les yeux le lendemain matin, Monsieur Spencer était d'humeur guillerette.

Dans sa penderie l'attendait un costume gris — d'un gris que certains qualifieraient de banal, mais qui ne lui avait jamais semblé aussi parfait. Il jeta un dernier regard méprisant vers la poubelle où reposait le costume jaune, puis se mit en route pour le travail.

Il ne prit pas de café en arrivant au bureau.
Il n'en voulait plus.

Dans son bureau, il se replongea aussitôt dans les rapports de la veille, l'esprit léger, prêt à résoudre les petits problèmes du quotidien avec son efficacité habituelle.

Un petit raclement de gorge derrière lui.

— *Je vous ai apporté un café, Monsieur Spencer.
Vous avez dû oublier. Je vous trouve un peu ail-
leurs ces derniers jours tout va bien ?*

Il se figea.

La tasse fut déposée sur son bureau.

Monsieur Spencer s'assit lentement et lorsque le café fut troublé par la clarté d'une goutte d'eau, il comprit.

L'univers, semblait-il, avait un goût certain pour les comédies noires, et Monsieur Spencer en était l'éternel héros involontaire.

*

— *Et voilà, Monsieur, vous savez tout,*
conclut l'agente immobilière en faisant pivoter
ses clés au bout de son doigt.

Sa voix résonnait étrangement dans l'appartement vide, dont les murs semblaient encore imprégnés d'une odeur de café froid. Elle désigna du menton une trace sombre au plafond, désormais sèche.

— *L'ancien occupant est resté ici des années. Un homme d'un ennui mortel, si vous voulez mon avis. Il ne jurait que par ses costumes gris et sa petite routine. Et puis, d'un coup... On dit qu'il a tout perdu en une après-midi : sa famille, son argent, et surtout la tête.*

Les voisins racontent qu'il n'était plus le même depuis quelque temps – elle se pencha pour chuchoter- certains affirment qu'il accusait une fuite d'être responsable de ses ennuis.

Elle haussa les épaules avec une moue de dédain avant de tendre un dossier.

— Enfin, l'asile est une retraite comme une autre. Signez ici, et les lieux sont à vous. Je suis Madame Storm, la propriétaire. Vous êtes ?

— Monsieur Spencer, répondit l'homme avec un sourire dont la perfection avait quelque chose de dérangentant.

L'agente s'immobilisa, le stylo en l'air. Un pli d'hésitation barra son front.

— Spencer ? Comme l'ancien ?

— C'est un nom bien courant, n'est-ce pas ?
murmura-t-il en signant d'un geste fluide.
J'ai longtemps été plombier, Madame Storm. Je sais comment colmater les brèches, réparer ce qui fuit... et remplacer ce qui est trop usé pour servir. Aujourd'hui, je reprends un poste de consultant dans la grande entreprise au bout de la rue. Un poste exigeant, qui demande de hautes qualifications.

Il redressa les épaules de son veston gris — d'un gris d'une sobriété absolue — et lui serra la main. Sa poigne était ferme.

— *Je vous souhaite une journée aussi excellente que la mienne*, termina-t-il.

Tandis qu'il refermait la porte sur la propriétaire interdite, il jeta un coup d'œil à la poubelle de la cuisine. Au fond, une tache jaune canari dépassait encore. Il l'enfonça du bout de sa chaussure cirée, puis s'assit à la table de la cuisine, là où le soleil de l'après-midi ne laissait aucune place aux ombres.

Pour la première fois de sa vie, Monsieur Spencer était exactement à sa place.



LES VISAGES QUE L'ON AIME

**NOLAN HILD
LYCÉE JEAN STURM
STRASBOURG**

La première fois qu'Emile comprit que quelque chose avait changé dans sa manière de voir les autres, il refusa longtemps d'en tirer la moindre conclusion.

Il y eut d'abord l'accident. Rien qui appelât le récit. Un soir de pluie, une rue étroite, une voiture surgie trop vite. Emile se souvenait surtout du bruit, un choc sourd, mat, presque contenu, puis de cette sensation étrange, immédiate, comme si le monde s'était déplacé de quelques centimètres autour de lui. Il n'y eut ni lumière blanche ni vertige spectaculaire. Seulement une interruption brève, suivie d'un retour maladroit à la conscience. Les médecins parlèrent d'une commotion légère. Rien d'inquiétant.

Quelques jours de repos, une attention accrue aux maux de tête, et tout rentrerait dans l'ordre. Emile acquiesça. Il rentra chez lui avec cette impression persistante que quelque chose, précisément, ne rentrerait pas.

Les semaines suivantes furent marquées par une fatigue diffuse. Rien de franchement douloureux. Une lassitude sans objet, une attention excessive portée à des détails jusque-là négligeables. Il continuait à vivre comme avant, mais avec une vigilance nouvelle, presque mécanique. Il observait davantage, comme s'il cherchait à vérifier que le monde répondait encore aux mêmes lois.

Les semaines suivantes furent marquées par une fatigue diffuse. Rien de franchement douloureux. Une lassitude sans objet, une attention excessive portée à des détails jusque-là négligeables. Il continuait à vivre comme avant, mais avec une vigilance nouvelle, presque mécanique. Il observait davantage, comme s'il cherchait à vérifier que le monde répondait encore aux mêmes lois.

La première vision survint dans un café. Emile était assis près de la vitre. Une femme riait doucement à la table voisine, absorbée par son téléphone. Rien ne la distinguait réellement des autres clientes. Pourtant, en la regardant, Emile eut la sensation troublante que son visage ne se refermait jamais tout à fait. Comme si, derrière le sourire, persistait un creux discret, une zone laissée ouverte sans qu'on sache pourquoi. L'impression fut brève. Presque honteuse. Emile détourna aussitôt les yeux, attribua cela à la fatigue, et oublia.

Il y eut ensuite d'autres signes. Dans la rue, un collègue croisé par hasard lui apparut soudain d'une rigidité excessive. Non pas raide physiquement, mais contenu, comme figé dans une posture intérieure qu'il ne pouvait plus quitter. Dans le métro, une jeune femme semblait au contraire se dissoudre à mesure qu'il la regardait, ses contours instables, incertains. Ces visions n'étaient jamais durables.

Elles survenaient comme des éclats, puis disparaissaient sans laisser de trace matérielle.

Aucun vertige, aucune douleur ne les accompagnait. Elles n'avaient rien de spectaculaire ; et c'était précisément ce qui les rendait inquiétantes. Emile chercha d'abord une explication rationnelle. Il lut des articles médicaux, s'interrogea sur les séquelles possibles des traumatismes crâniens. Il tenta de relier ces phénomènes à un trouble neurologique, à une défaillance de la perception. Mais rien ne correspondait réellement. Les examens restaient normaux. Son corps ne donnait aucun signe de dysfonctionnement.

Peu à peu, Emile remarqua une régularité.

Les visions n'apparaissaient jamais dans la distraction ou l'indifférence. Elles survenaient lorsque son regard s'attardait trop longtemps, lorsqu'une curiosité insistait, lorsqu'une émotion, même diffuse, tentait de se former. À l'inverse, lorsqu'il restait indifférent, le monde demeurait intact. Cette constatation le troubla davantage que les visions elles-mêmes.

Il se mit à observer ses propres réactions avec une attention presque clinique. Il notait intérieurement les circonstances, les états d'esprit, les pensées qui précédaient chaque altération. Peu à peu, un schéma se dessina.

Les visages rigides apparaissaient presque toujours chez des hommes qu'il pressentait fermés, économes dans leurs affects, peu enclins à la spontanéité. À l'inverse, les silhouettes instables semblaient correspondre à des êtres fragiles, hésitants, ou peut-être à ce qu'Emile craignait de désirer sans oser le formuler.

Il n'en parla jamais.

Il craignait moins le jugement que la banalisation. Il sentait confusément que ces images perdaient leur sens dès lors qu'on tentait de les expliquer. Il préféra les considérer comme un langage intérieur, imparfait mais cohérent.

Emile reprit son travail.

En apparence, rien n'avait changé. Les gestes étaient précis, les échanges efficaces. Pourtant, quelque chose s'était déplacé. Il n'écoutait plus pour répondre, mais pour observer.

Les voix semblaient porter autre chose que leur contenu : une tension imperceptible, un retrait, parfois une insistance inutile. C'est dans l'ascenseur de l'immeuble que survint la première confirmation véritable. Ils étaient seuls. L'homme se tenait légèrement en retrait, les épaules rigides, le regard fixé droit devant lui. Emile l'avait déjà remarqué les jours précédents.

Son visage lui donnait toujours cette impression étrange d'avoir été assemblé trop vite, comme figé avant d'atteindre une forme définitive.

— « *Il est lent ce matin* », dit l'homme en regardant les chiffres défiler.

— « *Comme tous les matins* », répondit Emile.

Un silence s'installa. L'ascenseur poursuivait sa montée.

— « *Je n'aime pas être en retard* », reprit l'homme. « *J'essaie toujours de prévoir large.* »

Emile hocha la tête.

— « *Les imprévus, ça complique tout* », ajouta-t-il après un instant. « *Quand quelque chose échappe, on ne sait plus où se tenir.* »

Il parlait calmement, sans se plaindre. Comme s'il énonçait une évidence. Emile sentit alors une concordance presque troublante entre ces mots et la rigidité qu'il percevait.

— « *Vous travaillez dans quoi ?* » demanda-t-il.

— « *La logistique* », répondit l'homme.
« *Organiser, anticiper.*
J'aime que les choses tiennent. »

Il marqua une pause, puis sourit légèrement.

— « *Quand ce n'est pas le cas, je serre les dents.* »

La phrase résonna longtemps chez Emile.

Lorsque les portes s'ouvrirent, ils se séparèrent sans autre échange. Emile resta un moment immobile sur le palier. Ce n'était pas la banalité des propos qui l'avait frappé, mais leur adéquation parfaite avec ce qu'il avait vu.

Rien n'avait été provoqué. Rien n'avait été arraché. L'homme s'était décrit lui-même, avec une précision tranquille.

À partir de ce jour, Emile cessa de douter. Il se dit qu'il ne voyait pas plus que les autres, mais autrement. Que ce regard nouveau n'était pas une intrusion, mais une écoute affinée. Il commença à s'y fier. Un événement vint achever de le convaincre. Il s'agissait d'une collègue, Marianne, avec qui il travaillait depuis plusieurs mois sans véritable proximité. Un jour, en la regardant lors d'une réunion, Emile eut la sensation nette que son visage se fragmentait légèrement, comme si plusieurs expressions tentaient de coexister sans jamais se fixer. Il n'en dit rien.

Dans les semaines suivantes, il observa chez Marianne une instabilité constante.

Des changements d'humeur discrets, des hésitations dans ses décisions, une difficulté à maintenir une ligne claire. Rien de dramatique. Simplement une dispersion persistante.

Un soir, par hasard, ils se retrouvèrent à marcher ensemble après le travail.

— « *J'ai toujours l'impression d'être entre deux choses* », dit-elle soudain. « *Comme si je devais choisir, mais sans jamais savoir quoi.* »

Emile l'écoutait sans l'interrompre.

« *Quand je me fixe, j'ai peur de perdre autre chose* », ajouta-t-elle. « *Alors je reste là.* »

Chaque mot venait confirmer ce qu'il avait vu. Ce fut là que quelque chose se scella en lui. Cette certitude nouvelle, encore fragile mais déjà structurée, s'installa en lui sans bruit, comme une évidence qui n'avait plus besoin d'être éprouvée.

Quelques jours plus tard, Emile retrouva l'homme de l'ascenseur. Il ne l'avait pas cherché. La rencontre s'imposa simplement, comme la répétition d'un motif déjà entendu. L'ascenseur était presque vide.

Les portes se refermèrent avec leur lenteur habituelle. L'homme se tenait à la même place que la première fois, légèrement en retrait, les épaules droites, les mains jointes devant lui. Emile le reconnut aussitôt. La rigidité était toujours là. Inchangée. Non plus inquiétante, mais stable, presque familière. Elle ne se manifestait pas comme une tension, plutôt comme une tenue. Une manière d'être maintenu de l'intérieur.

— « *Bonjour* », dit l'homme.

— « *Bonjour* », répondit Emile.

Les chiffres défilaient lentement.

« *Ils ont réparé le panneau électrique du quatrième* », reprit l'homme. « *Ça faisait des semaines que ça clignotait.* »

Emile hocha la tête.

« *Vous êtes content que ce soit réglé ?* »
demanda-t-il.

L'homme esquaissa un sourire discret.

« *Oui. J'aime bien quand les choses
sont à leur place.* »

Il n'y avait dans sa voix ni soulagement excessif ni rigidité défensive. Seulement un constat calme.

« *Certains trouvent ça ennuyeux* »,
ajouta-t-il après un court silence.
« *Moi, ça me rassure.* »

Emile observa son visage. Aucune fissure nouvelle n'apparaissait. La forme demeurait compacte, dense, mais sans crispation. Il ne voyait plus un enfermement, mais une structure.

« *Vous n'avez jamais eu envie de changer ?* »
demanda Emile, sans préméditation.

L'homme réfléchit un instant.

« *Changer quoi ?* »

« *Votre manière de vivre. Vos habitudes.* »

Il haussa légèrement les épaules.

« *J'ai déjà changé quand c'était nécessaire.*
Maintenant, je préfère que ça tienne. »

Il parlait sans se justifier. Comme on parle d'un choix ancien, suffisamment éprouvé pour ne plus avoir besoin d'être défendu.

« *Tout le monde n'a pas besoin de mouvement* »,
ajouta-t-il.
« *Certains ont besoin que ça reste stable.* »

Les portes s'ouvrirent. Ils sortirent ensemble, marchèrent quelques pas dans le couloir.

« *Bonne journée* », dit l'homme.

« *Bonne journée* », répondit Emile.

Il resta immobile un instant après son départ. Pour la première fois, une légère discordance s'imposa à lui. Ce qu'il avait vu chez cet homme n'était ni une souffrance ni un manque. C'était une forme. Une manière d'habiter le monde sans excès, sans demande. Rien n'appelait ici à être ouvert, ni éclairé. Emile sentit une gêne discrète, presque imperceptible. Il tenta aussitôt de la dissoudre. Il se dit que toutes les rigidités ne se vivaient pas de la même manière. Que certaines tenaient parce qu'elles avaient été choisies.

Il se dit que comprendre n'impliquait pas de juger, mais seulement de reconnaître. Cette pensée le rassura. Il n'insista pas davantage. Il n'avait pas encore compris que ce léger malaise, aussitôt classé, aussitôt refermé, était le premier signe d'un regard qui, un jour, saurait reconnaître la justesse sans pour autant savoir s'y arrêter.

Emile comprit que ses visions n'étaient pas des accidents. Elles formaient un système. Un langage silencieux qui précédait la parole et la révélait sans la contraindre. Il se persuada que cette capacité impliquait une responsabilité : celle de voir juste, de ne pas se laisser tromper par les apparences.

Il en vint à croire que comprendre, c'était déjà prendre soin. Cette conviction le rassurait. Elle lui permettait de maintenir une distance qu'il jugeait nécessaire, tout en se pensant engagé. Il n'aimait pas, il observait. Il ne se livrait pas, il comprenait. Il ignorait encore que cette lucidité, qu'il croyait fondée et maîtrisée, finirait par s'exercer là où elle n'avait pas lieu d'être ; et que certaines présences ne demandent ni interprétation ni dévoilement, mais seulement de ne pas être regardées trop longtemps.

Emile en vint peu à peu à attendre ces moments où le monde se déformait. Non avec impatience, mais avec une attention disponible, presque professionnelle. Les visions avaient cessé de l'inquiéter. Elles n'étaient plus une anomalie, mais une modalité de perception, une variation du réel qu'il avait appris à reconnaître et à anticiper. Il savait désormais à quel moment elles pouvaient surgir : lorsque son regard insistait, lorsque quelque chose en lui cherchait à saisir plus qu'il ne recevait. Il en éprouvait une forme de maîtrise discrète. Il lui suffisait parfois de détourner légèrement les yeux, de déplacer son attention vers un détail insignifiant, une vitrine, un reflet, une fissure sur un mur, pour que la déformation se résorbe. À l'inverse, lorsqu'il acceptait de rester, de soutenir ce regard trop long, la réalité se pliait avec une docilité troublante. . Il s'en voulait rarement.

Il se disait qu'il ne faisait que voir ce qui était déjà là, ce que les autres préféraient ignorer. Cette conviction le protégeait. Elle lui permettait de conserver une image de lui-même compatible avec sa retenue : celle d'un homme attentif, mais juste ; distant, mais respectueux. Il repensait souvent à l'homme de l'ascenseur. Non pour la singularité de leur échange, mais pour ce qu'il avait confirmé. Cet homme, compact, presque figé, n'avait pas nié ce qu'Emile percevait. Il l'avait simplement nommé autrement, avec une économie de mots qui avait clos toute interprétation excessive. Cette concordance avait rassuré Emile plus qu'il ne voulait l'admettre. Elle avait donné à ses visions une assise presque morale. Voir n'était plus une intrusion. C'était une lecture.

Depuis, Emile observait les visages avec une précision accrue. Il distinguait les rigidités anciennes, les fragilités dissimulées, les élans retenus. Il croyait reconnaître les signes avant-coureurs des ruptures, des renoncements, des solitudes consenties. Il s'étonnait parfois de la facilité avec laquelle il classait. Non par mépris, mais par souci d'économie. Il se disait qu'il fallait bien ordonner le monde pour ne pas s'y perdre. Il n'avait jamais aimé l'indistinction. Elle lui semblait dangereuse, propice aux malentendus, aux attachements irréversibles.

Les relations humaines, telles qu'il les observait, confirmaient cette prudence. Elles se construisaient sur des attentes implicites, des projections rarement formulées, des promesses tacites que personne n'osait interroger. Emile s'en tenait à l'écart. Il préférait la clarté des perceptions à l'opacité des engagements. Il n'en souffrait pas. Ou plutôt, il ne souffrait pas encore.

Certaines nuits, cependant, une fatigue inhabituelle s'installait. Non celle du corps, mais une lassitude plus diffuse, comme si l'excès de compréhension avait fini par user quelque chose en lui. Il marchait alors plus longtemps, sans destination précise, suivant les rues comme on suit une pensée qui refuse de se conclure. Il lui arrivait de s'arrêter brusquement, sans raison apparente, avec la sensation qu'il manquait quelque chose ; non pas un événement, mais une présence. Cette impression se dissipait vite. Il la rangeait parmi les résidus de la fatigue. Il ignorait encore que ce qu'il prenait pour une vigilance était peut-être une attente, et que cette attente, jusque-là sans objet, cherchait déjà une figure où se déposer.

La nuit où il arriva sur le pont, il ne s'y rendait pas intentionnellement. Il marchait depuis longtemps, absorbé par ses pensées, lorsqu'il leva les yeux et reconnut la courbe familière de la rambarde, le glissement sombre de la rivière.

Il ralentit sans s'en rendre compte. Quelque chose, en lui, s'était tendu. Il ne savait pas encore que ce qu'il allait rencontrer ne se laisserait pas voir. Que pour la première fois depuis l'accident, son regard serait privé de ses armes. Et que cette absence, cette opacité soudaine, deviendrait non pas un soulagement, mais une obsession.

Il s'approcha du pont. Quelqu'un était déjà là. Emile distingua d'abord une silhouette appuyée contre la rambarde, presque immobile. La posture n'avait rien d'attentiste. Elle semblait au contraire installée, comme si le lieu avait été choisi pour sa stabilité plus que pour ce qu'il offrait à voir. La lumière des réverbères découpait le corps sans l'exposer pleinement. Il avança de quelques pas. Elle ne se retourna pas immédiatement. Il entendit le froissement discret d'un manteau, le souffle régulier d'une respiration calme. Il n'y avait aucune urgence dans sa présence. Rien qui appelait. Rien qui repoussait. Cette neutralité le troubla davantage que n'importe quelle anomalie perceptive. Il la regarda.

Rien ne se produisit.

Aucune altération, aucune fissure, aucune déformation familière ne venait troubler son visage. Il tenta d'insister, de soutenir ce regard intérieur qui, d'ordinaire, faisait céder les formes. Le monde demeura intact. La silhouette resta simplement ce qu'elle était : une femme, debout, regardant la rivière. Emile éprouva un léger vertige.

Il détourna les yeux, puis les ramena, presque malgré lui. Toujours rien.

Cette absence de réponse provoqua en lui une tension inhabituelle, comme si un mécanisme longtemps fiable venait soudain de se bloquer sans raison apparente.

Elle finit par se tourner vers lui.

« *Vous aussi, vous marchez pour ne pas rentrer ?*
» demanda-t-elle.

La voix était calme, posée, sans inflexion particulière. La question n'appelait pas de justification. Elle s'offrait simplement, comme une constatation partagée. Emile acquiesça, légèrement surpris par la justesse de cette phrase.

« *Oui* », répondit-il après un court silence.

Ils restèrent ainsi quelques secondes, côte à côte, regardant l'eau sombre glisser sous le pont. Emile se rendit compte qu'il observait chaque détail : la manière dont elle tenait ses mains, la régularité de son souffle, l'absence de toute nervosité visible. Rien ne venait confirmer ou infirmer ce qu'il percevait. Elle échappait à toute lecture.

« *Je m'appelle Clara* », dit-elle.

Il répondit par son prénom. Les noms ne semblaient pas importants. Ils fonctionnaient comme de simples points d'ancrage.

« Je cherche quelqu'un pour cette nuit », reprit-elle. « Un amant. Pas quelqu'un d'important. Juste quelqu'un pour ne pas être seule. »

La phrase fut dite sans provocation, sans attente apparente. Elle ne le regardait pas directement. Emile sentit monter en lui une agitation confuse. Il tenta de repérer une inflexion, un signe, une altération possible. Rien. Il ne répondit pas tout de suite. Il se demandait s'il devait analyser cette demande, la replacer dans une logique, en évaluer les implications. Mais cette fois, aucune vision ne venait l'aider. Le monde restait silencieux. Cette absence le contraignait à une décision sans médiation.

« D'accord », dit-il finalement.

Il n'était pas certain de ce qu'il acceptait. Il savait seulement qu'il ne voulait pas rompre cet instant. Ils commencèrent à marcher. Le pas s'ajusta presque immédiatement. Emile en fut surpris. D'ordinaire, cette harmonie demandait un temps d'adaptation. Là, elle s'imposait sans effort. Ils longeaient la rivière, puis s'en éloignèrent, traversant des rues étroites, des places presque vides.

La ville semblait les laisser passer sans résistance.

Ils discutaient peu. Clara évoquait des choses simples : un appartement trop grand, des journées sans aspérité, un travail qu'elle avait quitté sans regret. Elle ne se plaignait pas. Elle constatait. Emile l'écoutait avec une attention inhabituelle, comme si chaque mot risquait de se perdre aussitôt prononcé. Il remarqua qu'elle ne cherchait pas à orienter la conversation. Elle n'insistait sur rien. Elle laissait des silences s'installer sans les combler. Cette retenue le déstabilisait. Il avait l'habitude des échanges structurés, des récits organisés autour d'un manque à formuler. Ici, rien ne demandait à être résolu.

Ils marchèrent longtemps.

À aucun moment Clara ne tenta de le toucher. À aucun moment Emile ne chercha à réduire la distance. Cette proximité sans contact créait une tension douce, presque irréelle. Il se surprit à penser que cette marche avait quelque chose d'irréversible, non par sa gravité, mais par son évidence.

Lorsqu'ils se séparèrent, à l'approche de l'aube, ce fut sans promesse. Aucun échange de coordonnées ne fut évoqué. Ils se quittèrent simplement, chacun prenant une rue différente, avec la sensation trouble que quelque chose restait suspendu, comme une phrase interrompue volontairement. Emile rentra chez lui sans fatigue.

Il passa la journée suivante dans un état de disponibilité étrange. Les visages qu'il croisait lui semblaient plus lointains. Les visions, lorsqu'elles survenaient, étaient diffuses, imprécises. Il tenta d'en analyser la cause, sans succès. Cette défaillance l'inquiéta plus qu'il ne voulait l'admettre.

La nuit suivante, il retourna sur le pont. Il ne s'en expliqua pas la raison. Il marchait depuis longtemps lorsqu'il reconnut la silhouette familière. Clara était là. Elle ne parut ni surprise ni soulagée de le voir. Elle lui adressa un simple signe de tête, comme si leur rencontre s'inscrivait dans une continuité déjà acquise. Ils repartirent ensemble. Cette fois, les silences étaient plus longs. Mais ils ne pesaient pas. Emile sentit s'installer quelque chose de nouveau : non pas une attente, mais une habitude en train de naître. Il comprit qu'il désirait cette répétition, cette constance fragile.

Ils se retrouvèrent ainsi plusieurs nuits de suite. Jamais au même endroit, jamais selon un horaire fixé. Pourtant, chaque rencontre semblait répondre à une nécessité tacite. Emile se surprit à organiser ses journées en fonction de ces marches nocturnes, sans jamais se l'avouer explicitement. Il remarqua alors que ses visions restaient silencieuses en présence de Clara. Les visages des passants redevenaient opaques, ordinaires. Cette neutralité l'apaisait autant qu'elle l'intriguait.

Il se disait que cette absence de déformation était peut-être un signe de justesse, une preuve que certaines présences n'appellent ni interprétation ni défense. Il ignorait encore que ce silence du regard allait devenir pour lui une énigme plus dangereuse que toutes les visions réunies.

Au début, ils parlaient peu.

Leurs phrases se déposaient entre eux sans volonté de continuité, comme si chacune suffisait à elle seule. Emile marchait à côté de Clara sans chercher à réduire l'espace. Il l'écoutait avec une attention calme, presque distraite. Les visions ne venaient pas. Cette absence lui semblait alors une grâce.

« Vous avez toujours marché la nuit ? »
demanda-t-elle un soir.

« Depuis quelque temps. »

« Pour quoi faire ? »

« Pour ne pas être obligé de répondre à ça. »

Elle sourit, sans ironie.

*« Moi, je marche parce que
je n'aime pas les fins. »*

Ils s'arrêtèrent sur le pont. Le fleuve était bas.
Les lumières s'y brisaient mollement.

« *Vous attendez quelqu'un ?* » demanda Emile.

« *J'attends que quelqu'un reste.* »

La phrase ne cherchait pas d'écho. Emile la reçut pourtant comme une adresse directe. Il la regarda alors plus attentivement ; avec ce regard qui, d'ordinaire, précédait les déformations.

Rien.

« *Vous me regardez bizarrement* », dit-elle.

« *Comment ça ?* »

« *Comme si vous cherchiez autre chose que moi.* »

Il détourna les yeux.

Les nuits suivantes, ils se retrouvèrent presque naturellement. Il n'y eut pas de promesse, ni de question sur la suivante. Pourtant, Emile y pensait désormais dès la fin de l'après-midi. Il observait sa propre attente avec une curiosité inquiète.

Ils parlaient davantage.

« *Vous croyez que les gens se ressemblent tous un peu ?* » demanda-t-il.

« *Non. Je crois qu'on fait semblant de se ressembler pour ne pas avoir peur.* »

« *Peur de quoi ?* »

« *D'être regardé trop longtemps.* »

Cette phrase le frappa.

À partir de ce moment, il commença à guetter.

Non pas Clara, mais ce qui, en elle, pouvait céder. Il se disait qu'il fallait être attentif, qu'il n'était pas question de domination mais de justesse. Pourtant, chaque fois qu'il tentait de fixer ce qu'elle disait, quelque chose se retirait.

« *Vous êtes ailleurs* », dit-elle un soir.

« *Je réfléchissais.* »

— « *À moi ?* »

— « *Pas exactement.* »

Elle s'arrêta.

« Alors à quoi ? »

« À ce que vous ne dites pas. »

Elle le regarda longuement.

« Vous savez », dit-elle enfin, « parfois il n'y a rien derrière. »

Ce fut ce soir-là que la clarté apparut.

Infime d'abord, presque une vibration. Emile sentit son cœur se resserrer. Il ne dit rien, mais son regard s'attarda. Clara fronça légèrement les sourcils.

« Ne me regardez pas comme ça. »

« Comme quoi ? »

« Comme si j'étais déjà en train de partir. »

À partir de là, tout s'accéléra.

Emile posait davantage de questions. Pas plus violentes, mais plus précises. Il voulait comprendre ce qui la liait à cet amant dont elle parlait de moins en moins, ce qu'elle attendait vraiment, ce qu'elle craignait.

« Vous avez peur de quoi, Clara ? »

« De devoir expliquer. »

« Mais expliquer, ce n'est pas trahir. »

« Si. Quand on n'a rien demandé. »

La clarté devenait plus vive. Elle apparaissait désormais presque chaque nuit. Emile ne la voyait plus comme un avertissement, mais comme une confirmation. Il se persuada qu'il touchait quelque chose de vrai. Clara, elle, parlait de moins en moins.

« *Vous êtes fatiguée ?* »

« *Non.* »

« *Alors pourquoi vous taisez-vous ?* »

« *Parce que vous remplissez tout.* »

Ils marchaient plus vite. Leurs pas ne s'accordaient plus. Emile sentait l'urgence monter, cette impression que quelque chose lui échappait au moment même où il croyait l'atteindre.

« *Je veux juste vous comprendre* », dit-il une nuit.

« *Mais moi, je veux juste que vous soyez là.* »

Ils arrivèrent au pont. La rivière était plus haute qu'à l'accoutumée. Le courant semblait accéléré.

« Vous voyez quelque chose, n'est-ce pas ? »
demanda Clara soudain.

Emile hésita.

« Oui. »

« Et ça vous fait quoi ? »

*« J'ai l'impression que si je détourne les yeux,
quelque chose va se perdre. »*

Elle posa ses mains sur la rambarde.

*« Moi, j'ai l'impression que plus vous regardez,
moins je suis là. »*

La clarté était désormais presque insoutenable.
Elle enveloppait Clara sans la déformer, comme
une lumière trop franche, trop nue.

« Vous êtes en train de me quitter ? »
demanda Emile.

*« Non », répondit-elle doucement.
« Je suis en train de disparaître. »*

Il fit un pas vers elle.

« Attendez. Laissez-moi juste... »

« Non. »

« *Comprendre.* »

« *Aimer.* »

Elle se hissa légèrement, presque sans effort. Le geste fut lent, presque élégant. Elle le regarda une dernière fois.

« *Vous auriez pu rester dans le noir avec moi.* »

Puis elle bascula. Le bruit fut sourd, bref. La rivière referma aussitôt sa surface. Emile resta figé. La lumière s'éteignit brutalement. Le monde redevint lisse, opaque, silencieux. Aucun visage ne se fissurait plus. Aucun signe ne venait. Il comprit alors ; non par réflexion, mais par manque. Ce qu'il avait pris pour une profondeur était une distance. Ce qu'il avait appelé lucidité n'était qu'une manière de se protéger. Il n'avait pas aimé Clara avec elle, mais contre elle, en opposant son regard à sa demande, sa compréhension à son désir.

Il sentit monter en lui quelque chose qui ne ressemblait ni à la culpabilité ni au chagrin, mais à une évidence irrévocable : l'amour n'est pas ce qu'on éclaire, mais ce qu'on accepte de ne pas voir entièrement. Il resta longtemps sur le pont. La rivière continuait de couler. Et pour la première fois depuis l'accident, Emile aurait donné n'importe quoi pour ne plus comprendre.



LA CHUTE

YSÉ MOGHADDASSI
LYCÉE JEAN STURM
STRASBOURG

La ville ne connaissait pas la nuit. Sous la voûte de verre, la lumière était égale, immobile, sans fatigue. Les rayons du Soleil, la forêt, les animaux, les fleurs, aucune nature n'avait place ici où seul l'Homme laissait encore la marque du vivant. Les rues n'avaient pas d'ombre, les murs ne gardaient rien, et les pas glissaient sans laisser de trace.

Néo y était né, c'était son monde que ce monde. Sa ville : des bâtiments blancs tout droits et parallèles, une lumière artificielle diffusée par la voûte dont le rempart séparait les hommes du dangereux Dehors où il avait appris très tôt que la sauvagerie de la nature ravageait la planète et avec elle les dernières traces d'un monde qu'il n'avait jamais connu. Il avait appris à ne pas lever les yeux, à ne pas chercher ce qui manque quand on vous répète que rien n'a jamais existé avant.

Pourtant, parfois, quelque chose frémissait. Quelque chose qui n'aurait pas dû voir le jour. Ou en tout cas, pas dans ce monde. Il l'avait rencontrée près des limites de la ville, là où le sol hésitait encore entre le béton et la poussière. Elle s'appelait Lou. Elle se tenait droite, immobile, comme si elle entendait une voix très ancienne qu'elle était la seule à pouvoir comprendre. Elle était grande avec une crinière d'un blond sale, un peu ébouriffée et des yeux noirs et perçants qui semblaient autant vous transpercer qu'être étrangement absents.

Elle couchait dans le grenier du vieux Giuliano, un radoteur de l'Avant. Néo l'aimait bien, Giuliano. Il avait bon fond malgré son imagination.

-Tu vois, Néo, lui avait-elle dit un jour, le tirant de ses pensées, elles sont encore là.

Elle l'avait regardé calmement comme on énonce une vérité absolue. Il l'avait observé lui aussi, longtemps, sans comprendre. Mais l'école lui avait appris tôt à ne pas poser de questions. Chercher l'Avant c'est chercher le danger. C'était le premier précepte qu'on lui avait appris. Pourtant, le vieux Giuliano en parlait, lui. Souvent. Au grand effroi des parents de Néo.

*-Elles sont encore là, avait répété Lou.
Les ombres, Néo.*

Il avait regardé Lou. Elle était spéciale, Lou, quand même. Elle voyait les murs comme des prisons. Elle suivait du doigt des formes absentes, des contours immenses, ramifiés, qui ne correspondaient à rien de réel. Le garçon, lui, la regardait elle. Il aimait la façon dont son silence prenait de la place, comme une ombre oubliée. On apprenait à l'école que les ombres étaient dangereuses, qu'elles s'étaient révoltées contre les hommes et qu'elles avaient été bannies hors de la ville, avec la nature.

Le Soleil révélait les ombres, c'est pourquoi il avait fallu s'enfermer sous la voûte et le laisser dehors.

Le vieux semblait en douter, lui, et marmonnait quand il se pensait seul que c'était les hommes qui avaient détruit la nature et en avaient payé le prix.

Et face à ces discours, Néo ouvrait une bouche ahurie, et puis, il regardait Lou. Son visage impassible, concentré. Elle ne parlait pas beaucoup. Pas plus que nécessaire. Lou disait que la forêt n'était pas morte complètement dans la voûte. Qu'elle avait seulement été forcée de se taire. Et parfois elle murmurait comme pour elle-même quelques vers de poèmes dont Néo n'avait jamais entendu un mot.

Ce matin-là il s'était levé tôt pour courir chez Giuliano et goûter son café, un peu amer, à côté de Lou, perché sur le toit.

-Les ombres, avait-il répété-t-il. Tu les vois ? avait-il demandé, incrédule.

Lou lui avait souri avec tristesse.

-Oui Néo, et nous devons les aider.

Le garçon avait senti quelque chose se serrer en lui, un mélange d'excitation et de peur, comme si suivre Lou revenait à regarder ce que la ville lui avait appris à oublier.

Néo suivait Lou chaque matin sur les toits. Elle avançait comme si elle connaissait le monde sous ses pieds mieux que lui, comme si chaque fissure du béton lui parlait. Les ombres qu'elle voyait semblaient danser autour d'elle, frémir quand elle marchait, s'étirer vers le ciel.

-Écoute, Néo, avait-elle murmuré, il faut réconcilier ce monde à avec celui de la nature.

L'Homme ne peut exister sans elle. Elles ont attendu trop longtemps.

-Les ombres ? avait demandé Néo d'une voix tremblante.

-Oui, avait-elle répondu doucement.

Et bientôt, il faudra choisir... de les suivre... ou de rester aveugle.

Néo avait senti son cœur battre très vite. La forêt, les ombres, Lou... tout se mêlait dans un vertige de beauté et de peur. Il ne voulait pas rester aveugle. Et alors il avait su qu'il la suivrait, quoi qu'il advienne. Le jour d'après, Lou l'avait emmené aux confins de leur monde. Néo avait posé une main tremblante sur la paroi qui terminait la ville.

-Autrefois les humains recouvraient la planète, avait murmuré Lou. Ils vivaient en harmonie avec leurs ombres qui les suivaient partout. Aujourd'hui que la plupart sont morts, il ne nous reste que cette ville.

-Et cette barrière est notre seule protection, avait achevé Néo.

Lou avait secoué la tête.

-Non, Néo, cette barrière est un danger. On ne peut s'isoler des ombres. Elles ne nous ont punies que parce qu'on détruisait la nature. La nature est notre essence, Néo. On ne peut vivre sans elle. Les gens de ce monde ne parlent plus vraiment, ne marchent plus. Le Gouverneur prétend que le monde est parfait mais les gens ne sont qu'hébétés, enrôlés. Tu veux te fondre dans la masse, Néo ? Ou tu veux sauver tout ça ?

Et maintenant que Néo était seul dans son lit, avec le poids du monde sur ses épaules, il se répétait cette question.

*

-Bonjour Néo.

Quelques jours plus tard, son oncle était venu déjeuner à la maison. .

Le garçon était resté un instant interdit face au Gouverneur de la police qui le regardait avec intérêt, debout dans son salon.

-Bonjour oncle Maurice, avait-il dit avec un sourire un peu forcé.

-Où étais-tu petit ?

-Chez le vieux, avait répondu l'enfant lentement.

Son père avait posé une main sur sa tête. Le Gouverneur s'était baissé pour planter ses yeux bleus glacés dans les siens.

-Tu ne devrais pas traîner par là-bas mon enfant. Lui et sa réfugiée, ce sont des dangers pour le monde qu'on a eu tant de mal à reconstruire. Tu sais pourquoi ?

Néo avait secoué la tête avec surprise.

-Ils ne sont pas prêts à faire une place au futur, Néo. Ils sont trop attachés au passé. Et c'est ce genre d'idiots qui vont nous le faire revivre, qui vont nous faire revivre le Grand Néant.

Le Grand Néant était arrivé il y a des années. Dans l'Avant, le monde reposait sur des technologies complexes. Les humains cherchaient toujours plus vite, toujours plus loin.

Jusqu'à ce que les ombres prennent vie. Et se vengent. Alors le monde avait été renversé.

Les ombres avaient pris le contrôle de la technologie, fait s'écrouler Internet. Le chaos avait été immédiat. Les gens s'étaient bousculés, piétinés, de la peur étaient nés des massacres sanguinaires, le désordre avait fait revivre la loi du plus fort et les hommes s'étaient entretués, dans un bain de sang abominable.

Et puis une petite société de scientifiques avait conçu la voûte. On y avait enfermé un maximum de survivants, laissant le reste s'éteindre lentement dans la sauvagerie que crée l'apocalypse. Et petit à petit, on avait tenté d'effacer toutes les traces de cet ancien monde qui avait si mal fini, on avait cherché à souffler les cendres, loin, très loin, du grand feu qui avait consumé le monde.

- Que se passerait-il si la voûte s'effondrait ?
avait-il demandé.

-Personne ne peut la désactiver. Il faudrait monter en haut de la Tour de Commandes et ouvrir un certain boîtier à l'aide d'une clé. Or je suis le seul à l'avoir en ma possession.

-Et si quelqu'un y parvenait malgré tout ?
avança l'enfant.

Le Gouverneur l'avait couvé d'un regard acéré.

- Le monde s'effondrerait Néo. Tout simplement. Et pas seulement le nôtre. Cette voûte a été construite pour détruire quiconque s'en prendrait à nous. Si quelqu'un brisait ses défenses, nous ne serions pas ses seules victimes, elle exploserait et ferait disparaître non seulement les hommes mais aussi la nature. Ainsi, si la nature nous détruit, elle ne survivra pas non plus.

Néo l'avait regardé, horrifié.

- Et s'il y avait un accident ? Il doit bien y avoir une contre-procédure.

-Il n'y en a pas, Néo,
avait dit posément le Gouverneur.

Il avait esquissé un rictus glacial.

-Personne ne peut plus désenclencher la voûte sans perdre l'humanité avec elle.

*

Le soir qui avait suivi, Néo s'était disputé avec Lou pour la première fois. Ils étaient dans le grenier du vieux, elle assise sur une poutre basse, lui adossé au mur du fond.

-On doit briser la voûte, Néo

-Quoi ? avait sursauté l'enfant. On ne peut pas briser cette voûte. C'est notre protection.

-C'est un mensonge, Néo. On nous apprend que la nature a causé notre perte mais c'était les machines. Tu penses que le monde était bâti pour que tu manges cette nourriture artificielle conçue chaque jour par les usines du Conseil ? Que nos poumons méritaient cette pâle imitation de l'oxygène ? Tu veux donc vivre enfermé toute ta vie ? C'est ça ton rêve ?

-Lou, détruire la voûte engendrera la destruction du monde ! Mon oncle m'a parlé de son système.

-La mort ne me fait pas peur, avait dit rêveusement Lou.

-Mais enfin Lou, on ne peut pas tuer l'humanité !

Le regard de Lou était tombé sur Néo, presque acéré.

-Elle est déjà perdue Néo, on a déjà perdu. Je ne veux pas tuer l'humanité, je veux éfuser une vie qui n'en est pas une. Les gens ne vivent que pour contrer leurs peurs. Moi, je préfère un monde qui va peut-être renaître qu'un monde qui survit en niant ce qu'il est.

Il avait voulu répondre, mais elle avait continué, posant une main à plat sur le sol.

-Regarde ce monde. Il ne guérit pas. La voûte l'empêche de respirer, de changer, de réparer ce qui a été brisé. Tout est maintenu... rien n'est vivant.

*-Mais on vit, avait murmuré Néo.
On est en sécurité.*

-Non, avait-elle dit. On est suspendus. Comme un corps branché à une machine qu'on n'ose plus débrancher.

Elle avait levé les yeux vers la voûte.

-Tant qu'elle est là, la nature ne peut pas revenir. Les ombres ne peuvent pas se taire. Ce n'est pas un monde, c'est une illusion. Pourquoi craindre un bouleversement s'il offre la chance de rebâtir le monde ?

-Et si on se trompe ? avait demandé Néo à voix basse. Et si tout s'effondre vraiment ?

Lou l'avait regardé longtemps avant de répondre.

-Alors ce sera un vrai effondrement. Pas un retardement, pas une fuite, pas une extinction déguisée en protection.

Il avait serré les poings.

-Tu veux tout risquer.

-Non, avait-elle corrigé. Je refuse de transmettre un mensonge. Je refuse qu'on fasse naître des enfants enfermés, privés du ciel, sans même leur dire qu'un autre monde a existé.

Elle s'était approchée de lui.

-Briser la voûte, ce n'est pas choisir la mort. C'est rendre au monde le droit de choisir ce qu'il veut devenir.

Néo avait senti son cœur battre trop fort.

-Et si l'humanité ne survit pas ?

Lou avait baissé les yeux un instant, puis avait relevé la tête.

*-Alors elle n'aura pas survécu à la vérité.
Mais au moins... elle l'aura regardée en face.*

Le silence était retombé. Néo s'était levé brusquement.

-Mon père avait raison, Lou, tu es folle. Nous sommes en sécurité et tu veux nous faire courir à notre perte.

Elle avait haussé les épaules.

-Tu sais où me trouver quand tu changeras d'avis.

Excédé, Néo était sorti sans un regard en arrière. Tandis qu'il rentrait chez lui il avait observé les contours de sa ville. De son monde. Les contours blancs des maisons identiques. Le béton. Le ciel de lumière blanche. Les usines partout autour des habitations. Les grands souffleurs d'oxygène, hauts phares de diffusion d'air. Le blanc avait éclaboussé ses yeux tandis qu'il pensait aux paroles de Giuliano sur le Soleil doré et les fleurs de toutes les couleurs. Et aux vers que récitait Lou. Mais non, Lou se trompait. Ce monde était le sien, son père avait raison. On ne pouvait pas risquer de le détruire.

*

Par la fenêtre de la chambre de Néo, pas de ciel. Seulement la voûte, lisse et pâle, qui faisait croire à une éternelle matinée. La lumière glissait sur les murs sans s'y accrocher. Elle n'avait pas d'ombre, pas de poids. Néo ne dormait pas.

Il était allongé, les yeux ouverts, à écouter le monde respirer trop doucement. Il se demandait si Lou avait raison ou si Lou avait tort. Puis il entendit les voix.

-Tu n'avais pas le droit, cria son père. C'est un vieil homme, il ne faisait que parler.

-Il faisait plus que parler, posa le Gouverneur d'une voix calme, trop calme, trop froide. Il rappelait. Chercher l'Avant c'est chercher le danger. Il est temps que les gens l'intègrent.

Néo sentit son ventre se serrer. Il repensa au café artificiel un peu amer dont le vieux se plaignait tous les matins. À sa voix rauque. Aux histoires de l'Avant qui n'avaient jamais l'air dangereuses quand il les entendait à hauteur d'enfant. Il ferma très fort les yeux comme s'il pouvait changer la réalité, comme s'il pouvait ne pas entendre ce qui allait suivre.

-C'était nécessaire, poursuivit le Gouverneur. La ville est instable. Les ombres s'agitent autour de la ville. La voûte n'a jamais été si menacée. Tu le sais. Et c'est le Conseil qui l'a décidé. Pas moi.

Le mot résonna dans la poitrine de Néo.
Les ombres. Il rouvrit doucement les yeux.

-Bien sûr que tu en es responsable, tu es le Gouverneur de la police ! Tu vois ce que tu es devenu, Maurice ? souffla son père.
Comme si c'était *elles* le problème.

Le silence fut long. Dur. Coupant.

Quand le Gouverneur parla de nouveau, sa voix avait changé.

-Fais attention, dit-il doucement.

Néo eut l'impression que la lumière de sa chambre pâlisait encore.

-Je ne te protégerai pas si tu menaces l'équilibre, prévint le Gouverneur.

Les mots se turent. Il n'y eut plus que le bruit de la porte qui se referma doucement, comme un adieu. Dans le couloir, les pas s'éloignèrent.

Néo pâlit. Le vieux. Arrêté. Il imagina ses mains noueuses, ses sourcils broussailleux, ses histoires qui s'étaient arrêtées au milieu d'une phrase. Une tristesse lourde monta en lui, comme une ombre qu'on n'aurait pas le droit de voir.

Mais une autre pensée s'imposa. Plus vive. Plus urgente.

Lou.

Lou, seule dans le grenier vide. Lou sans le vieux. Lou qui entendait ce que personne d'autre n'écoutait. Et cette pensée-là lui fit plus mal encore. Il se leva.

La ville dormait sous sa lumière factice. Les murs semblaient écouter.

Néo enfila ses chaussures sans bruit. Avant de sortir, il regarda une dernière fois la voûte par la fenêtre. Elle lui parut soudain plus basse, plus lourde, comme si elle pesait sur la poitrine du monde. Lou avait raison.

Il murmura, sans savoir à qui :

-Je reviens.

Et il sortit.

*

Néo entra en courant chez Giuliano. Il n'y avait personne. Tout était renversé.

-Lou !

Il sortit sur le toit, cria son nom, n'entendit que son écho.

-Lou, murmura-t-il.

Mais soudain tout fit sens.

-Je sais où te trouver.

Et pour la retrouver, Néo courut à la bordure du monde, qui, dans la ville, n'était jamais bien loin. Il longea la voûte jusqu'à l'apercevoir.

Il longea la voûte jusqu'à l'apercevoir. Debout dans la poussière elle semblait danser dans le vide mais Néo savait qu'elle parlait aux ombres qu'elle était la seule à voir. Elle s'immobilisa à la vue de l'enfant. Ils s'affrontèrent un instant du regard puis Néo fit un pas dans sa direction.

-J'ai appris pour Giuliano.

Elle le considéra en silence.

-Mon monde à moi, c'est toi, Lou. Mais je t'aiderai à trouver le tien. Et surtout, quitte à tout perdre, je veux essayer de changer le monde. Je ne veux pas être aveugle.

Et Lou sourit.

-Tu viens ? demanda-t-elle.

Néo inspira profondément. Et pour la première fois, il leva les yeux avec conviction.

*

Debout devant le tableau de commande, cœur battant, Néo regardait Lou à ses côtés. Par chance, le Gouverneur était arrivé à la maison à sept heures du soir précisément, comme si la dispute du matin n'avait jamais eu lieu.

Néo s'était aussitôt offert pour lui prendre sa veste. Il avait glissé deux doigts dans la poche intérieure et récupéré le trousseau de ses clefs.

La facilité avec laquelle les choses s'étaient agencées ne l'avait pas surpris. Lou répétait que la vérité parlait d'elle-même. Le vivant refoulé cherchait à revenir, expliquait-elle. Le monde lui-même allait dans leur sens.

-Tu es sûre ? chuchota-t-il, ouvrant son poing crispé pour révéler la petite clef.

Il analysa les yeux pleins de certitude de Lou. Ses yeux noirs et vifs.

-Certaine, Néo.

Lentement il ouvrit la boîte. Sa main trembla en se posant sur le levier. Lou posa sa main sur la sienne.

-J'ai aimé faire équipe avec toi, Néo. Ne doute jamais de ta force.

Elle sourit avec une pointe de tristesse mais aussi beaucoup d'espoir. Néo sentit son cœur se serrer.

-Moi aussi Lou, souffla l'enfant. *Prête à détruire l'humanité ?*

Elle acquiesça.

-Ici tout s'achève, murmura-t-il.

-Ici tout commence, reprit-elle avec douceur.

Il regarda une dernière fois ses yeux pour ne pas les oublier. Jamais. Leurs mains s'enlacèrent pour abaisser le levier. Ensemble. L'espace d'un instant, seul leur répondit le silence.

Puis un frisson parcourut la ville.

Un grincement sourd, profond, monta des entrailles du monde. C'étaient les technologies qui cédaient, les souffleurs d'air qui s'éteignaient les uns après les autres, les usines qui se taisaient comme si elles rendaient un souffle qu'elles retenaient depuis trop longtemps. Là-haut, sur la voûte, une fissure apparut. Fine d'abord, presque timide. Puis elle s'étira, se ramifia, dansa sur toute la surface translucide, traçant des veines de lumière vive.

Néo ferma les yeux. Il s'attendait à l'effondrement, au chaos promis, à la fin du monde qu'on lui avait apprise. Il se vit déjà englouti sous les décombres du ciel artificiel qui l'avait vu naître. Mais la chute ne vint pas. Lorsqu'il rouvrit les yeux, la voûte ne s'écroulait pas : elle s'élevait.

Ses fragments s'arrachaient lentement, un à un, s'envolant très haut, très loin, comme une mue abandonnée au vent.

Et au-delà, là où aucun regard humain n'avait osé se poser depuis des générations...

— *Le Soleil...*, murmura Néo.

La lumière l'enveloppa de sa caresse. Une lumière chaude et chaleureuse dont le chatolement réchauffait sa peau d'une douce chaleur. Elle resplendissait de rayons d'or qui couchaient sur la ville des reflets éclatants. Des reflets qui ne glissaient plus sur les murs mais s'y accrochaient comme pour y tracer mille dessins de reliefs, d'ombres et d'aspérités.

En bas, la ville s'agitait, traversée de stupeur. Mais Néo n'entendait presque plus. Làhaut, cette boule de feu mythique, héroïne des récits du vieux Giuliano, déversait sur le monde des flots d'or vivant. Son cœur s'emballa. Une frénésie le prenait.

Au loin, au-delà des limites jadis interdites, les forêts se déployaient. Le vert envahissait tout, éclaboussait ses yeux, s'imposait sans violence, comme un souvenir longtemps refoulé qui revient d'un seul coup. Tout se mêlait en lui, tout arrivait d'un coup, une vie semblait le prendre dont il n'avait soupçonné l'existence. Des senteurs suaves lui assiégeaient le nez, des parfums inconnus, profonds et humides. Un bruissement l'enveloppa.

Un murmure ancien, fait de feuilles, de souffles et de promesses qui caressait sa peau dans un doux sifflement, pour susurrer des chansons aux paroles indistinctes. Le vent. Il laissait dans sa bouche un goût indéfinissable. Un souffle de liberté. Et ce souffle sonnait comme une proclamation. Il dévala les marches de la tour.

En bas, la ville changeait déjà. Le béton se fendillait sous la poussée des racines. Des herbes jaillassaient entre les dalles. La nature ne détruisait pas : elle s'infiltrait, elle épousait les formes humaines, elle reprenait sa place oubliée. Les gens sortaient des maisons, riant, pleurant, muets et bouleversés.

Néo se mit à courir. Le vent soufflait dans son dos, le Soleil faisait briller les pavés, de longues lianes se tissaient sur les murs, des arbres naissaient de la pierre. Un sourire s'épanouit sur ses lèvres. Il leva les yeux vers le ciel et son bleu éblouissant, vers les formes de coton qui y faisaient danser des figures de roman. Tout était à sa place.

Ce fut à ce moment-là qu'il réalisa qu'elle avait disparu. Lou. Quand avait-il perdu sa main ? Il ne s'en rappelait pas. Comment avait-il pu l'oublier ? Il fit demi-tour, la chercha longtemps, appela son nom, le cria aux oiseaux colorés qui survolaient en piaillant le monde jadis silencieux.

C'est près du lieu du commencement qu'il courut alors. Aux abords du monde.

Là où il l'avait trouvée. Là où tout avait changé. Il interrompit son pas à l'approche de l'endroit. Il n'y avait plus de frontières, la terre envahissait le sol de la ville.

Lou était là. Debout. Elle lui tournait le dos.

-Je t'attendais, dit-elle avec douceur.

-Le monde ne s'est pas effondré, Lou ! s'écria Néo avec ferveur. Mais...qu'est-ce que tu fais ?

Elle se retourna et il eut un mouvement de recul.

Des veines brunes lui parcouraient les bras et lui mangeaient les joues. Il baissa les yeux et vit les pieds de la jeune fille s'enraciner dans le sol.

-Lou, que t'arrive-t-il ? cria-t-il.

Elle sourit.

Le plus beau sourire du monde, songea l'enfant.

-Je retrouve ma famille. Tu vois Néo, même sous la voûte les ombres existaient. On les ignorait on tentait de se persuader que si on ne les regardait pas, elles ne pourraient pas nous toucher. Mais les ombres, les hommes, la nature...c'est indissociable.

Ses cheveux blonds fleurissaient, sa peau verdissait, et sur ses bras poussait des branches qui se dressaient comme pour épouser le ciel.

-Alors...murmura-t-il, le cœur serré, levant les yeux vers elle. Tu vas juste disparaître comme ça ?

-Non, Néo, et elle sourit encore, je vais revivre.

Des branches naissaient de son corps qui prenait la solidité d'un tronc.

-Ne pars pas ! Je ne veux pas te perdre, supplia Néo.

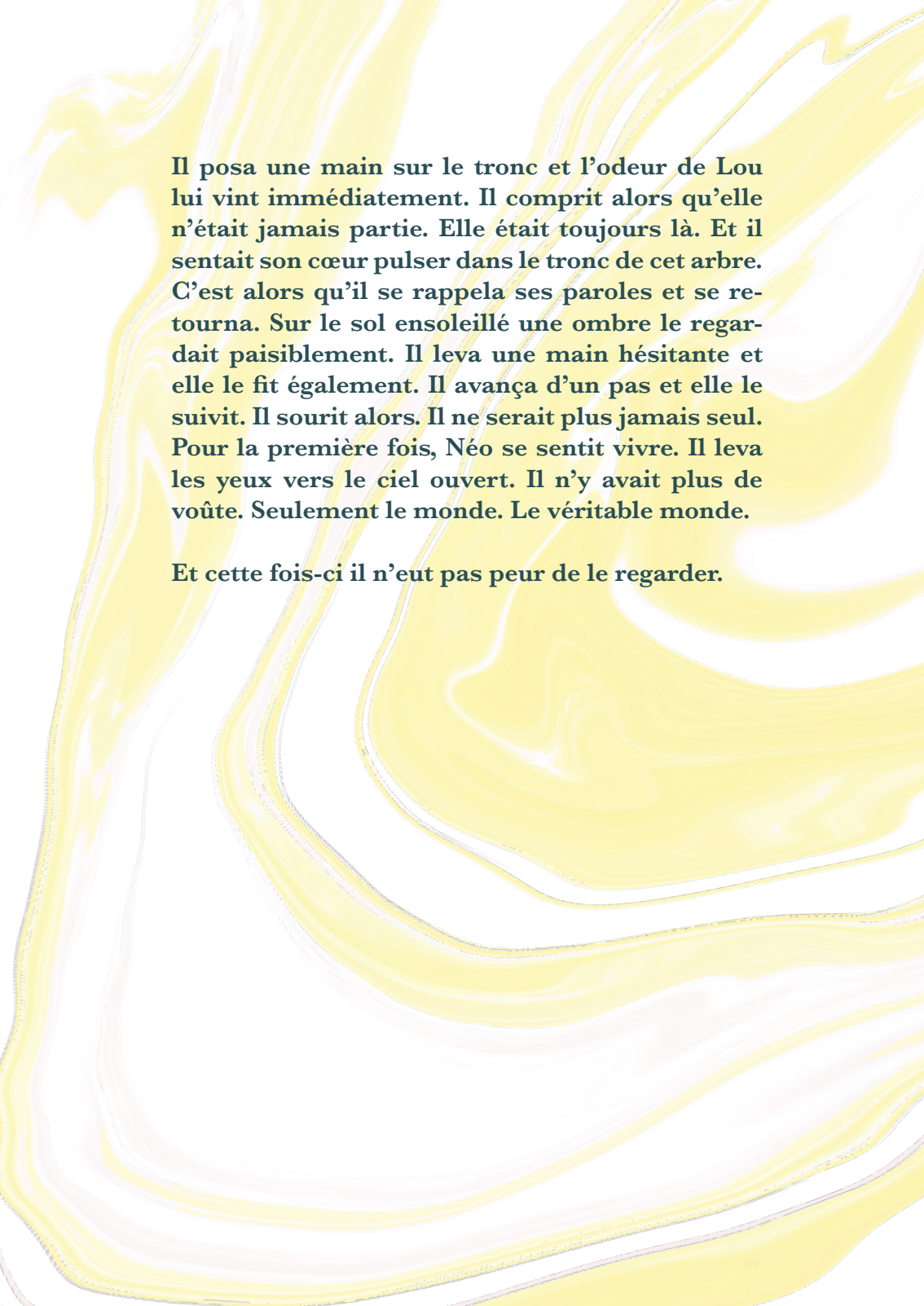
-Je serai toujours là, Néo, assura-t-elle calmement. Et puis... tu ne seras plus jamais seul.

Il fronça les sourcils sans comprendre. Il ne voulait qu'elle. Mais elle sourit pour la troisième fois avant de se fondre dans les branches et les feuilles. Elle poussa un dernier cri :

-Regarde derrière toi Néo !

-NON ! hurla le garçon en se jetant sur elle pour la retenir.

Il appela son nom encore et encore pour la faire revenir, le cria, le hurla. Puis il se calma.

The background of the page is an abstract, fluid design consisting of thick, wavy, and swirling lines in various shades of yellow and white. The lines flow from the top left towards the bottom right, creating a sense of movement and depth. The overall effect is reminiscent of a marbled paper or a liquid paint pour.

Il posa une main sur le tronc et l'odeur de Lou lui vint immédiatement. Il comprit alors qu'elle n'était jamais partie. Elle était toujours là. Et il sentait son cœur pulser dans le tronc de cet arbre. C'est alors qu'il se rappela ses paroles et se retourna. Sur le sol ensoleillé une ombre le regardait paisiblement. Il leva une main hésitante et elle le fit également. Il avança d'un pas et elle le suivit. Il sourit alors. Il ne serait plus jamais seul. Pour la première fois, Néo se sentit vivre. Il leva les yeux vers le ciel ouvert. Il n'y avait plus de voûte. Seulement le monde. Le véritable monde.

Et cette fois-ci il n'eut pas peur de le regarder.

**Remerciements au jury du prix
de la Nouvelle Littéraire des Lycéens du Grand Est 2026**

Myriam BENDHIF-SYLLAS, autrice

Gaëlle DAZARD, Bibliothécaire

Carole DE SANTIS, directrice à Interbibly

Benoît FOURCHARD, auteur

Anne-Lise GOGLINS, représentante de la Librairie la Belle Image

Michel HUTT, auteur

Claire MURE, Référente livre et lecture à l'Académie de Strasbourg

Louise PERRIN, chargée de mission vie littéraire à Interbibly

Céline RIGHI, autrice

Camille VELOKINIA, Déléguée académique à l'éducation artistique

et à l'Action Culturelle adjointe à l'Académie de Strasbourg

Muriel WIDMAIER, autrice

Noémie AMENDOLIA CUTANA, Caroline CLEMENT, Melis OBUK,

Antoine POUCHOULOU, Léonore ROUSSINET, Joey SIPONE,

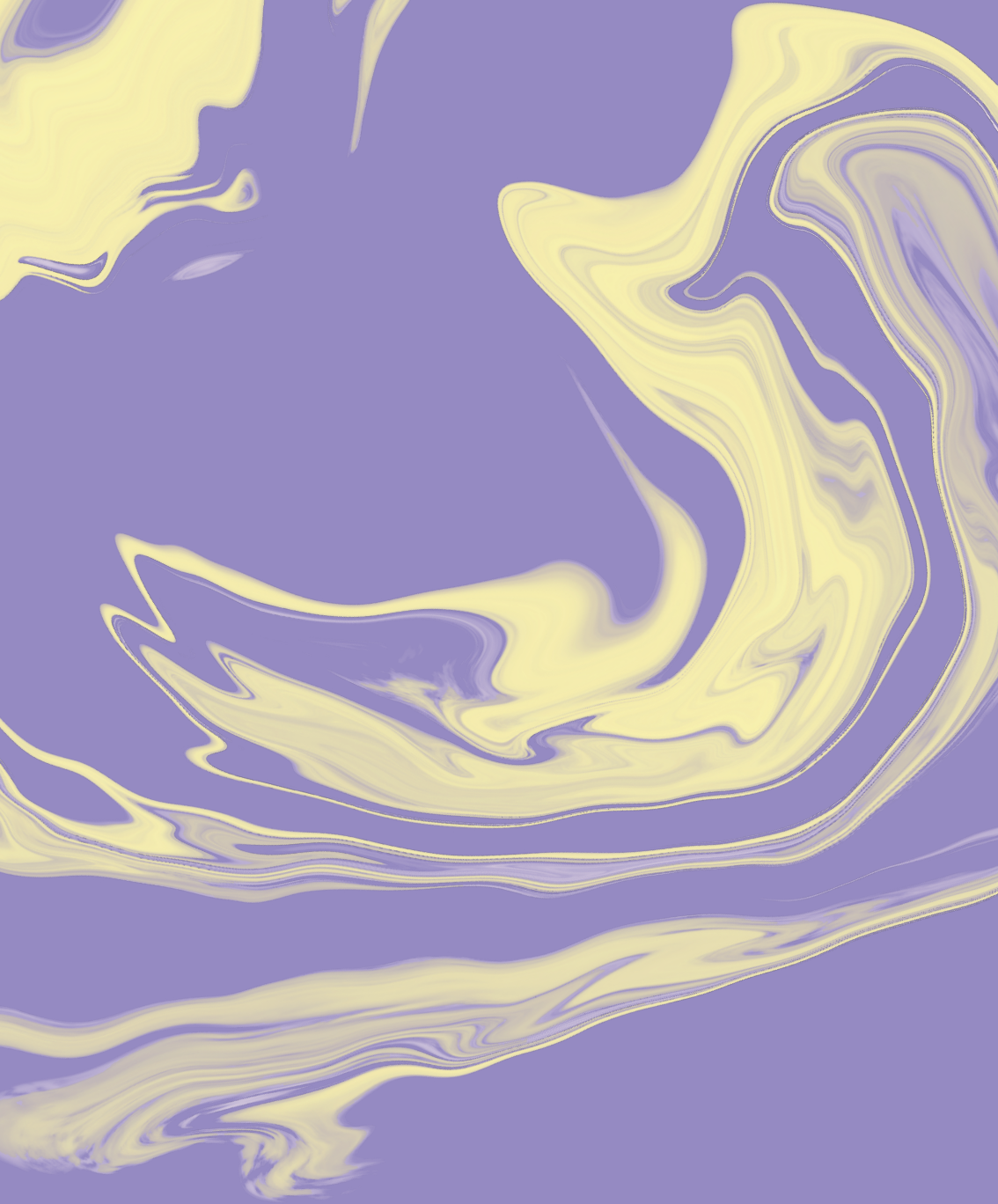
Jeanne VITELLI, membres du Conseil régional des Jeunes du Grand Est

Juliette HERR, Renard, Lily-Joe SAHI,

services civiques à la Région Grand Est

Léa BIGNOLI, Constance LANDFRIED, Anne POIDEVIN, agents

de la Région Grand Est



©Région Grand Est - Direction de la Jeunesse, des Sports et de l'Engagement (2026)